

69K-145-2141 PECA

LE PETIT CANADIEN



Revue Mensuelle,
Littéraire et pittoresque
Pro Deo et Patria

SOMMAIRE.

- I. Programme, - - - - - Adéodat Boileau
- II. Le Petit Canadien, (poésie), Chas. Duval, E. E. M.
- III. Acrostiche, - - - - - Claire Fontaine
- IV. L'Escouton, (nouvelle) - - - Jean Rameau
- V. Le Drapeau, - - - - - Dollard, E. E. D.
- VI. La lecture, - - - - - Fr. Hage, O. P.
- VII. Le Silence, (nouvelle) - - - Michel Provins
- VIII. Credo Vitam æternam, (vers) - - H. Rosot
- IX. La Guerre Russo-Japonaise, - René de Kebèque
- X. Pèlerinages, (vers) - - - Sully Prudhomme
- XI. Pour nos lectrices - - - - - Phraso
- XII. Sur les genoux de Tante Louise - - - ***
- XIII. Ma première Veillée (nouvelle) - Abildéric

ABONNEMENT
 Canada et Etats-Unis, - - - \$0.50
 Etranger, - - - - - 4 francs

ANNONCES
 S'adresser au directeur.

Toute communication doit être adressée à

ADEODAT BOILEAU
 DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE

Boite 318, QUEBEC

TEL. 2334.

J. P. BERTRAND

Importateur de

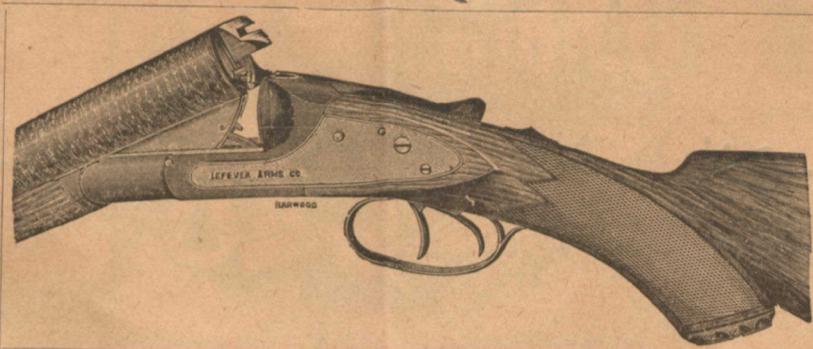
Ferrures de Maison,

Ustensiles de Cuisine,

Agrets de Peche
et de Chasse,

Fusils,

Carabines,



Ammunition de
toutes sortes,

Poudre a Fusils,
noire et sans fumée.

Mouches a Truites,

Hamacs, etc.

PRIX MODERES.

No 269, St-Joseph et Dorchester, QUEBEC.

Rosario Lachance



Horloger, Bijoutier
Et Opticien

252, Rue St-Joseph

(BLOC PATOINE)

QUEBEC.



Réparations de Montres,
Chronomètres, Horloges,
etc., faites avec prompti-
tude.

PRIX MODERES.

Je ne fais rien autre chose
que de l'ouvrage de premiere classe.



A. C. ROUTHIER

BIJOUTIER

Cote de la Mon-
tagne

QUEBEC.

Reçu dernièrement un lot considérable
d'objets en verre coupé et en argent sterling.

Venez voir nos morceaux d'art pour cadeaux de noces.

Mentionnez "Le Petit
Canadien" en faisant affaires avec
nos annonceurs.

RESTAURANT FRANCAIS

ERNEST LELARGE, Prop.

254, St-Joseph, QUEBEC.

TEL. 2396.

Maison redommandee pour ses importations de boissons
françaises.

SUIVANT LE MERITE !

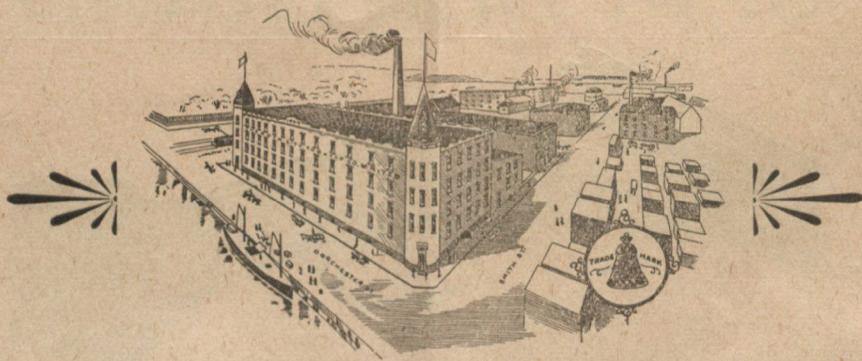


Les Ginger Ale, Soda Water, Bière de
Gingembre, Limonade, Ciderine, etc., de
TIMMONS, ont gagné leur véritable récom-
pense—savoir: l'approbation du peuple le
plus exigeant du Canada.

TIMMONS & SON

QUEBEC.

FUMEZ LES CIGARES DIXIE ET POLO.



Rock City Tobacco Co. Ltd

MANUFACTURE CANADIENNE DE QUEBEC

Pas de combine !
Vivre et laisser vivre !



DERNIERE NOUVEAUTE :
FUMEZ LES CIGARETTES
ROSE OF EGYPT
DE TABAC TURC
ET VIRGINIE
ROCK CITY TOBACCO CO LTD QUEBEC

Tabac a fumer Rose Quesnel. Cinq cents le paquet

PREMIER
DES
CIGARES
A



ROCK CITY
CIGAR CO LTD.
FABRICANTS
LEVIS, P.Q.

J. A. LANGLAIS & FILS

LIBRAIRES-EDITEURS

**177, Rue St-Joseph
QUEBEC.**



Agence générale pour le
Canada des célèbres cloches
Françaises de Havard.

Seuls agents pour
la province de Qué-
bec du clavigraphie
Chicago.



Livres classiques, fournitures d'écoles, livres de prières, articles de bureaux, etc.
Plumes fontaines "Waterman" et "Ideal".

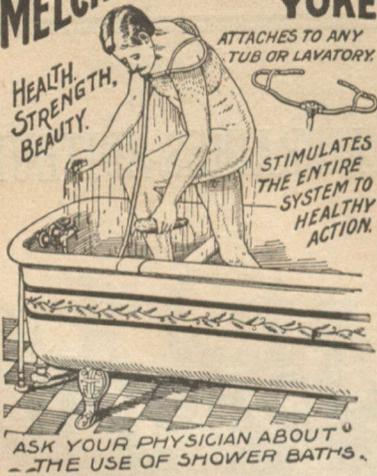


Mechanics Supply Co.

Aux Jeunes Gens

MELCHERS' SHOWER YOKE

HEALTH.
STRENGTH.
BEAUTY.



ATTACHES TO ANY
TUB OR LAVATORY.

STIMULATES
THE ENTIRE
SYSTEM TO
HEALTHY
ACTION.

ASK YOUR PHYSICIAN ABOUT
THE USE OF SHOWER BATHS.

Savon de Colgate a barbe, a laver,
Serviette en coton Egyptien,
Robes, Mitaines, Brosses a savon,
Eponge Russe en Caoutchouc, etc.
Arrosoirs en grande variete.

Nous avons en mains un des plus
grands assortiments au Canada
d'accessoires pour la toilette et
chambre de bain dans les mode-
les les plus perfectionnes.



80-90 St-Paul, QUEBEC.



Pharmacie de la "Croix-Rouge"

Coin des rues St-Jean et du Palais.

Lignes completes d'articles de pharmacie, parfumerie, etc.
PRIX COUPES. NOUS DONNONS DES TIMBRES DE COMMERCE.

TEL. 842.

LA Manufacturers

Assurance Vie

Siege Social Toronto Ont.

Capital \$ 3,000,000.00
Assurances en cours 34,392,303.00
Actif 5,136,668.52

La police dite Dotation Optionnelle, avec Dividendes Garantis est un Contrat sans parallèle en assurance sur la Vie. Pas de Dividendes alléatoires, mais la Compagnie Garantie dans la police de remboursement, complet des primes avec 3% d'intérêt composée.—MEILLEUR QUE LA CAISSE D'EPARGNE, Ecrivez ou entrez au bureau pour renseignements complets. --

Agents actifs et competents, trouveront toujours de l'emploi.

S'adresser a

J. T. Lachance

AGENT EN CHEF

133 rue St-Pierre Quebec.

Le Petit Canadien

Demande l'aide des jeunes gens, (filles et garçons) pour agir comme agents dans toutes les parties de la province. Le travail consiste simplement à solliciter des abonnements nouveaux. Emploi honorable et lucratif.

Le Petit Canadien

Boite 318, - - Quebec

J. A. Gosselin

DESSINATEUR

QUEBEC.

TELEPHONE 1091

❖ Dernieres Nouveautés ❖

De Paris et New-York en fait de robes, matinées,
et chapeaux.

Le plus bel assortiment de la ville

ACHILLE BEDARD

Coin des rues de la Chapelle et St-Joseph

Fumez les cigares **DIXIE & POLO**



La grande mode du jour !

Les fameux cigares
DIXIE a 10c.

CAMILLO a 10c.

ET L'INIMITABLE

POLO a 5c.

LE PETIT CANADIEN



Revue Mensuelle,
Littéraire et pittoresque
Pro Deo et Patria

SOMMAIRE.

- I. Programme, - - - - - *Adéodat Boileau*
- II. Le Petit Canadien, (poésie), *Chas. Duval, E. E. M.*
- III. Acrostiche, - - - - - *Claire Fontaine*
- IV. L'Escouton, (nouvelle) - - - *Jean Rameau*
- V. Le Drapeau, - - - - - *Dollard, E. E. D.*
- VI. La lecture, - - - - - *Fr. Hage, O. P.*
- VII. Le Silence, (nouvelle) - - - *Michel Provins*
- VIII. Credo Vitam æternam, (vers) - - *H. Rosot*
- IX. La Guerre Russo-Japonaise, - *René de Kebèque*
- X. Pélérinages, (vers) - - - *Sully Prudhomme*
- XI. Pour nos lectrices - - - - - *Phraso*
- XII. Sur les genoux de Tante Louise - - - ***
- XIII. Ma première Veillée (nouvelle) - *Abildéric*

ABONNEMENT
 Canada et Etats-Unis, - - - \$0.50
 Etranger, - - - - - 4 francs

ANNONCES
 S'adresser au directeur.

Toute communication doit être adressée à
ADEODAT BOILEAU
 DIRECTEUR-PROPRIETAIRE
 Boite 318, QUEBEC

Programme.

Bienveillant lecteur, nous avons l'honneur de vous présenter une petite revue mensuelle, spécialement destinée à la jeunesse canadienne, tout en espérant, néanmoins, qu'elle pourra intéresser tous les âges.

Malgré notre présomption juvénile, nous avons assez bonne conscience des difficultés de la tâche assumée. Ce n'est qu'en tremblant que nous en entreprenons, aujourd'hui, un commencement d'exécution. Même, pour en arriver à ce premier résultat, bien incomplet, sans doute, il a fallu traverser une période d'épreuve, surmonter des obstacles bien propres à désillusionner de plus confiants.

Mais une pensée, un espoir a suffi pour soutenir notre courage. Nous avons cru qu'une publication de ce genre serait bien accueillie dans Québec, et même de par la province, où il y envahissement de littératures périodiques, de "magazines" étrangers de cent espèces, Pourquoi notre ville ne fournirait-elle pas sa part de ces productions dont elle fait importation ?

Nous nous efforcerons de procurer à nos lecteurs une récréation saine et choisie, des renseignements utiles et instructifs sur divers sujets : histoires, science littérature, etc.

Notre programme et nos principes seront toujours en accord avec notre devise : PRO DEO ET PATRIA !

ADÉODAT BOILEAU

Le Petit Canadien

Lorsqu'il vient en ce monde
Le petit canadien,
Lorsqu'il vient en ce monde
Porté sur l'aile blonde
De son ange gardien ;

Quand un baiser suprême
Vient humecter ses jours
Et les consacrer même,
Comme un premier baptême,
Un baptême d'amours ;

Il est bien faible encore
Le petit chérubin,
Il est bien faible encore
Il est comme une aurore
Qui n'est pas le matin.

Comme elle il a des larmes ;
Comme elle il naît en pleurs ;
Mais, malgré ses alarmes,
Comme elle il a des charmes
Qui font rêver les fleurs.

Cette existence chère
Qui brille à votre seuil,
Cette existence chère,
Attendez, père et mère :
Cesera votre orgueil !

Sur son front plein d'ivresse
Un jour vous pourrez voir
Jouer, douce caresse,
Des rayons de jeunesse
Sur les fleurs de l'espoir !

La voix de la Patrie,
D'un chant toujours nouveau,
La voix de la Patrie
Comme une âme qui prie
Hantera son cerveau.

Notre histoire éternelle,
Parlant à son grand cœur,
Mettra dans sa prunelle
La flamme solemnelle
Du Canadien vainqueur !

Incliné sous l'histoire,
Ce fervent, ce chrétien,
Incliné sous l'histoire,
Il vivra pour la gloire
Du peuple Canadien !

ENVOI AU "PETIT CANADIEN"

Il faut, petit journal, qui n'es qu'à ton aurore
Pour que tes jours soient sans peril,
Quelque chose de plus vivifiant encore
Que le souffle chaud de l'avril.

Pour que ton avenir soit riant et prospère
Il faut que Québec en ce jour
Comme à ses fils chéris t'ouvre son cœur de père
Et te salue avec amour !

Oh ! lève fièrement ton jeune front qui tremble !
Tu peux grandir sous notre ciel :
Québec est un cœur vaste où se trouvent ensemble
L'amour viril et maternel !

Et dans ce cœur puissant où l'espoir te convie
Trouvant un bienveillant accueil,
Tu vivras de sa gloire et vivras de sa vie
Et tu deviendras son orgueil !

Au souffle de l'espoir ouvre donc ta jeune âme ;
Courage, et charme-nous longtemps.
En toi nous attendons une été plein de flamme,
Car tu nais avec le printemps.

CHAS. DUVAL, E. E. M.

• Acrostiche •

LE PETIT CANADIEN nous est né,
En chantant, de mai, le retour béni :
Pour se faire d'avantage fêter,
En s'annonçant, il proclame Marie.
Tout parfumé des plus fraîches splendeurs,
Il redit à la terre, "Gloire, bonheur."
Tous devraient lire ce nouveau journal ;
C'est un délassement, un vrai régal !
Visés par LE PETIT CANADIEN,
Nous seront toujours dans le droit chemin.
Avec ses conseils, ses renseignements,
Donnés à tous si délicatement,
Il fera du foyer, l'espoir, la joie.
Enfants, vieillards, lisez le chaque fois ;
Nous publions un numéro par mois.

CLAIRE FONTAINE.

L'ESCAUTON.

I

—Eh ! bé ! montez-vous ou ne montez-vous pas ?... Dépêchons ! dépêchons !

Et le chef de gare, son sifflet aux lèvres, se préparait à donner le signal du départ.

Mais comment donner le signal tant que ce voyageur s'attarderait ainsi sur le marchepied ?

—Un peu de patience, monsieur le chef ! Un peu de patience, je vous prie ! Là ! ça va passer, vous allez voir !

Le voyageur qui parlait ainsi était un gros homme de cent cinquante kilos, rond comme une futaille, et qui ne parvenait pas à enfourner son imposante bedaine dans le wagon de troisième classe, ancien modèle.

—Ne vous impatientez pas, ça va passer ! ça va passer monsieur le chef ! répétait-il avec des gouttelettes de sueur sur son front. Mais aussi quelles portières ! On les a donc rétrécies, depuis l'an dernier ?... Enfin, ça y est !... Vous pouvez siffler, monsieur le chef !

Après une contraction plus violente de son abdomen, le gros homme avait pu entrer, en effet.

Dans le wagon, des cris et des bravos éclatèrent.

Et, tandis que le train roulait, un des voyageurs, sec comme une latte, qui venait d'ouvrir un panier à provisions pour déjeuner, demanda discrètement à son nouveau voisin :

—Vous prenez souvent le chemin de fer, monsieur ?

—Hé ! non, malheureusement ! répondit Youanas en épongeant son front. Ces maudites portières me gênent un peu dans les entournures. Mais, avec quelques précautions, je peux rouler tout de même !

—Quelles précautions, si je ne suis pas trop curieux ?

—Eh ! bé ! en jeûnant, pardi !... Je n'ai rien mangé, ce matin... et même hier !...

—Vous n'avez pas soupé ?...

—Si peu !... Ça aurait été imprudent, vous comprenez !... Et comme j'avais absolument besoin d'aller à Labouheyre...

—Ah ! vous allez jusqu'à Labouheyre ?... Mais c'est très loin ! Vous allez mourir de faim, d'ici-là, si vous n'avez pas déjeuné !...

—Bah ! je réparerai à midi, en arrivant !

—Il y a trois heures, d'ici à midi, homme du bon Dieu !... Acceptez donc cette tranche d'"escauton" frit !... Ça vous soutiendra un peu en attendant.

—De l'escauton frit ? murmura Youanas en sentant frétiller sa langue.

Et ses yeux se tournèrent amoureuxment vers un monceau de tartines dorées, sucrées, juteuses, dont le parfum s'épandait dans tout le compartiment.

—Vous n'aimez peut-être pas l'escauton ? demanda le voisin en approchant insidieusement la plus belle tranche.

—L'escauton ?... oh ! si ! soupira Youanas... Je l'adore !... Surtout cuit à la poêle, comme cela !...

—Hé ! bé ! alors, si le cœur vous en dit ?...

—Non, non, merci ! répondit le gros bonhomme en détournant les yeux.

Et il entendait au fond de son estomac des cantilènes plaintives.

"Oh ! Youanas ! de l'escauton ! devait gémir ce tendre viscère, moi qui n'ai pas déjeuné ce matin !... De l'escauton !... De la bonne pâte de maïs, avec de la graisse, avec du sucre, avec cet amour de petite croûte croquante qui est là-dessus !... Oh ! Youanas ! Youanas !..."

—Non, non, merci ! répéta l'imposant voyageur en jetant un regard à la portière.

Car ce n'était pas tout d'entrer, il fallait sortir, n'est-ce pas ? Et l'escauton n'a pas précisément la réputation d'amincir les gens qui s'en nourrissent. Il suffirait d'en donner à à un ballon pour le gonfler !

—Baste ! vous n'avez rien à craindre ! insista le voisin Ça tasse, de rouler ! Allons ! la petite tranche de l'amitié !

—Si vous parlez ainsi !... dit Youanas en acceptant l'odorante tranche.

Et il ferma les yeux pour mieux savourer le parfum.

II

Ah ! la gredine ! ce qu'elle était bonne ! ce qu'elle en appelait d'autres !...

" Venez donc ! venez, vous aussi ! disait-elle aux tranches restantes... Est-ce que vous allez me laisser ennuyer toute seule ?... Hé ! toi, la courtaude, qui as l'air de pleurer du caramel sur la serviette !..."

Et Youanas, alléché, mangea aussi la courtaude, mangea trois, quatre, cinq autres tranches d'escauton frit.

Son abstinence de la veille et du matin le rendait si faible devant de telles tentations !...

Et quand il eut mangé, il fallut bien boire : l'escauton est l'ami du vin.

—Quelques châtaignes, maintenant ? proposa une voisine rieuse qui avait une si drôle de fossette au monton... Allons ! pour faire connaissance !...

Comment refuser à si aimable personne ? Et Youanas prit les châtaignes des mains de la voisine. Puis, il accepta une grappe de raisin d'un troisième voyageur, il croqua quelques noisettes que lui tendait, pas-dessus la cloison, un gamin du compartiment proche.

—Laluque ! Rion ! Morcenx ! criaient les employés, quand le train s'arrêtait aux gares.

Youanas grignotait toujours quelque friandise en causant avec l'aimable compagnie.

—Labouheyre ! cria-t-on tout-à-coup.

Youanas sursauta.

—Labouheyre ?... Au revoir, messieurs et dames !... Me voici rendu !... Je vous remercie bien pour toutes vos bontés.

Et il ouvrit rapidement la portière.

Mais en vain il l'ouvrait toute large : le bedon ne voulait pas passer !... Ni de face, ni de profil, ni de trois quarts, il ne la trouvait assez grande !...

Le Drapeau.

—Eh ! hé ! descendez-vous ou ne descendez-vous pas ? demandait le chef de gare de Labouheyre, son sifflet aux lèvres

—Un peu patience, monsieur le chef !... Ça va passer !... Vous allez voir !

Et Youanas se démenait, les tempes couvertes de sueur ; il présentait le côté pile, présentait le côté face...

—Mais par où êtes-vous donc entré ? demanda le chef de gare ébahi.

—Par ici, té !... par cette même portière !

—Et vous ne pouvez plus sortir, maintenant ?

—Eh ! non !... C'est la faute à l'escauton ! Ça fait telle-ment enfiler !

—Eh ! bé ! vous attendrez d'être désenflé, mon bonhomme ! Et le chef donna le signal du départ.

Dans le wagon, ce n'était qu'un éclat de rire !

Youanas roulait des yeux furibonds.

—Caudos !... Lamothe !... Pierroton !... criaient les employés.

A chaque station, Youanas essayait de passer par la portière mais il n'y parvenait jamais.

—Descendra !... descendra pas !... clamaient les voyageurs, d'un bout du train à l'autre.

Et toutes les têtes se penchaient pour voir les efforts de l'infortuné Youanas.

III

A Bordeaux, grâce à des poings robustes de contrôleurs, le gros Youanas put passer.

Enfin !

Un sous-chef lui dit :

—Ah ! c'est vous, l'enflé qui n'avez pas pu descendre en route ?... Suivez-moi !

Et il alla le remettre dans un train descendant à destination de Labouheyre ; seulement, pour plus de sûreté, ce fut dans un wagon de première classe qu'il l'installa.

—Ho ! ho ! il y a de la marge ! se dit Youanas en constatant que son ventre passait comme une lettre à la poste.

Et enhardi par la situation, il commença au buffet un panier de victuailles, avec une bouteille de médoc, en attendant de pouvoir se restaurer copieusement à Labouheyre.

JEAN RAMEAU.

Un professeur de mathématiques d'un des lycées du département d'Alger donne comme devoir à ses élèves un problème basé sur une règle de trois. Il s'agit de savoir, étant donné qu'un certain nombre d'ouvriers a mis un temps déterminé pour faire un travail, combien il faudra d'ouvriers pour effectuer un autre travail, dont l'importance est indéfinie.

Un des jeunes lycéens a cherché la solution du problème et il a trouvé qu'il faudrait quinze ouvriers plus une fraction. Cette fraction, une moitié, je crois, l'embarrasse fort. Il est difficile de couper un ouvrier en deux et, alors, bravement, pour surmonter la difficulté, il répond : Il faudra quinze ouvriers..... et un apprenti !

Epitaphe cueilli dans un cimetière :
CI-GIT ANTOINE P...

Regrets de sa veuve.

Sa maladie et moi, nous l'avons fait beaucoup souffrir.

Depuis près de deux ans, le journalisme s'occupe du choix d'un drapeau pour la race canadienne-française. Au début de la polémique sur ce choix à faire, nous avons vu naître toute une multitude de drapeaux nationaux. Tel journaliste avait son projet, tel autre le sien ; un grand nombre de bons curés, avaient, dans la solitude de leur presbytère, agencé couleurs et emblèmes ; plusieurs présidents de Société Saint-Jean-Baptiste avaient aussi dans leur tête et dans leur poche le drapeau, le seul drapeau convenable à la race française en Amérique. Il y avait presque autant de drapeaux que de grands patriotes. Peut-il exister, en effet, un plus grand honneur que celui de donner à sa race le grand signe de ralliement qui sauve de tous les périls ?

Le concours est aujourd'hui fini et l'opinion publique s'est prononcée. Plusieurs projets, le plus grand nombre, ont vécu ce que vivent les roses. La masse en cette circonstance a été plus sage que les individus ; elle ne s'est pas divisée. Il n'y avait aussi, à vrai dire, qu'un seul drapeau qui répondait aux sentiments de la foule et la foule l'a aimé ; c'est le Carillon-Sacré-Coeur. Un mouvement spontané, mais solide, s'est formé en faveur de ce majestueux emblème. Il semble aujourd'hui le plus accrédité parmi nous, malgré le silence d'un si grand nombre.

Le projet de drapeau de M. l'abbé Baillargé a toutes les chances de l'insuccès. Il ne répond pas assez à tout ce qu'il y a de catholique dans notre passé et dans nos origines. Il est plus compliqué encore que le Carillon-Sacré-Coeur, beaucoup plus dispendieux, et d'ailleurs, il n'a pas même eu l'heureux sort d'attirer, de fixer l'attention publique.

Quant à nous, le Carillon-Sacré-Coeur nous transporte de joie. Il résume nos origines et nos traditions, renferme tout notre passé, et surtout, il nous enseigne le règne social de Jésus-Christ sur les peuples.

Une seule chose nous surprend, c'est l'abstention quasi-générale chez nos compatriotes de favoriser la popularisation de ce drapeau. Est-ce l'opportunité catholique qui paralyse tous ces fidèles ? Peut-être, mais nous ne pouvons parvenir à nous expliquer de quelle manière ils appliquent ce principe d'opportunité.

DOLLARD

La Manufacturers' Life.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de cette puissante et progressive compagnie, que nous publions dans une autre colonne. Il est de l'intérêt de ceux qui ont l'intention de s'assurer de consulter la Manufacturers avant de placer leur épargne.

LA LECTURE

ARTICLE PREMIER : SON UNIVERSALITE—SON INFLUENCE

Au premier abord, il semblerait bien simple de résoudre le problème des lectures par ce seul principe : Ne lisez que de bons livres. Mais la difficulté consiste précisément à déterminer ce que c'est qu'un bon livre. Ici, comme partout il y a l'absolu et il y a le relatif. Il sera facile de déclarer bon un livre qui est, par exemple, revêtu de l'approbation épiscopale, comme il sera facile de déclarer mauvais un livre que l'Eglise condamne formellement, ou un journal dont un évêque interdira la lecture. C'est ce que j'appelle *l'absolu* dans cette question, en ce sens, comme nous le dirons tout au long plus tard, que notre conscience est ici formée par une autorité légitime, qui est claire et précise. Mais quand l'autorité s'entient à ces termes imprécis : Ne lisez que de bons livres, la question est de savoir si tel livre déterminé est bon ou mauvais pour telle personne déterminée, qui se trouve dans telle situation déterminée, ou qui a telle fonction déterminée. Ceci est le *relatif*, et qui dira son étendue, en même temps que ses variations ? Pour montrer ce relatif dans un contraste frappant, il est évident que vous ne permettrez jamais à une jeune fille les lectures que vous permettrez à un médecin, et encore parmi les jeunes filles, vous devrez avoir soin de considérer l'âge, le caractère. l'éducation, les tendances physiologiques et les dispositions morales. Le cas est donc complexe, comme presque tous les cas de morale appliquée, et sans prétendre la résoudre jusque dans ses dernières circonstances de temps, de lieu, de personnes et de situations,—ce qui revient en propre au directeur de conscience—nous pouvons néanmoins, en nous inspirant sans cesse de règles générales du droit naturel et des règles particulières du droit ecclésiastique, établir des principes indiscutables, dont les conclusions pratiques seront faciles à déduire.

* * *

Par manière de préambule, et afin de montrer l'opportunité de cette étude, constatons tout d'abord combien la lecture est universellement répandue, et de combien s'accroît son influence par cette universalité même.

§ I. UNIVERSALITÉ DE LA LECTURE.

« Autrefois, la lecture était un luxe aristocratique : quelques hommes parlaient, un public d'élite écoutait, jugeait, et le reste du monde percevait de loin la rumeur. Aujourd'hui, tout le monde écrit, tout le monde juge, tout le monde lit. Le concierge a son roman dans sa loge, la couturière sur ses genoux, la femme du monde sous son chevet, comme un conseiller de langueur et de rêverie paresseuse. Les volumes de vers sont mîns courus, parce qu'ils représentent une culture plus haute, mais leur public est cependant étendu, et ne manque ni d'empressement, ni de ferveur—et dans tous les genres accessoires, voyages, nouvelles, informations variées de tout ordre qui s'adressent à la foule, à plus forte raison en est-il ainsi, et il y a beau temps déjà qu'on peut redire, en l'élargissant quelque peu, le mot de V. Hugo, dans une de ses préfaces : Le public est prêt, l'écrivain peut venir. »

Ces paroles, que j'emprunte au R. P. Sertillanges, dominicain, dans son livre sur le *Patriotisme et la Vie sociale*,

résument parfaitement tout ce que l'on peut dire sur l'universalité de la lecture. C'est d'ailleurs un fait que tous peuvent d'autant plus facilement constater que chacun travaille à le rendre plus constatable.

* * *

Le voyez-vous, ce jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, rentrant dans sa chambre le soir, pour prendre son repos, croit-on, et qui trompant la vigilance de ses parents, se met, non pas à lire, mais à dévorer son livre, à la lueur tremblante d'un reste de bougie qui va s'éteindre,—ne pouvant se résoudre à quitter sa lecture que lorsque celle-ci elle-même ne s'étend pas plus loin ? Le temps, consacré au sommeil, se consume ainsi dans un labeur stérile autant que malsain, dont le moindre défaut est de faire passer des nuits blanches et de préparer des lendemains alourdis et fatigués. Qui ne connaît les industries employées par les collégiens pour arriver à leur fins ? La force du désir les rend ingénieux ; si étroite que soit la surveillance, ils arrivent à y échapper. Tout endroit leur est bon ; tout livre surtout leur convient ; peu leur importe—avant tout, ils veulent lire, ils lisent.

Regardez cette jeune fille ou cette jeune femme, nonchalamment étendue sur son *rocking-chair*, un meuble bien immortifié qu'a inventé le confortable moderne ! « Voyez-la ouvrir son livre avec une avidité qui se trahit à toutes ses attitudes : la voilà sous l'empire de la fascination ; elle dévore ces pages qui semblent l'absorber tout entière. Son œil en feu parcourt avec une ardeur brûlante ces lignes qui disparaissent comme les sillons des campagnes, quand on voyage en train express. Une heure, deux heures, trois heures se passent... l'âme est volcanisée, l'intelligence est surexcitée, le cœur est une lave prête à sortir. Cette jeune femme s'empoisonne plus ou moins chaque jour ; j'admets avec vous que c'est un poison léger, ce n'est pas encore de l'arsenic, c'est-à-dire que le livre n'a point peut-être cette dose de corruption qui en fait un danger immédiat pour la constitution, mais le danger, pour être moindre, n'en est pas moins sérieux, et pourra le devenir davantage avec le temps. Aussi voyez : cette âme si tranquille est devenue comme un charbon toujours incandescent ; une fois sortie de sa chambre, elle n'a plus de goût pour rien, elle est ennuyée, elle a le spleen quand elle n'est pas avec ses livres, et le désordre se met peu à peu dans ses idées, dans ses affaires, dans sa tête, dans son caractère, dans son humeur, dans ses relations avec son mari, avec ses enfants, avec ses connaissances. Tout est changé en elle : qui a opéré cette métamorphose ? C'est la lecture ».

* * *

Vous voyagez. Que faire, dans un voyage, sur le chemin de fer ou sur un bateau, à moins que l'on ne lise ? Et on lit avec une persévérance frénétique.

S'il ne s'agit que d'un court trajet, de ce trajet que l'ouvrier ou l'ouvrière de tout nom et de tout métier doivent chaque matin accomplir pour se rendre à leur travail, c'est le journal qui aura les honneurs de cette course matinale. Qui arrivera jamais à établir la statistique des personnes lisant leur journal à sept heures du matin, en y ajoutant celle, bien entendu, des paresseux et des paresseuses qui le lisent sur le coup de neuf ou dix heures, la tête appuyée sur l'oreiller, probablement en guise de prière du matin ? Pour ne citer qu'un seul fait, je connais une paroisse de 150 âmes, où le courrier apporte chaque jour quatorze exemplaires d'un seul et même journal sans compter les autres journaux, qui ont forcé l'entrée de

cette modeste commune. Ah ! si cette puissance nouvelle du journal se maintenait dans ses limites, quel immense bienfait elle pourrait être ! Ce serait la communication des esprits établie sur des bases absolument admirables : ce serait la circulation de la vérité par des voies rapides, à la portée de tous.

“ Le journal n'est pas comme le livre qui attend, comme le livre qui est cher, comme le livre qui est encombrant et inerte. Le journal a des pieds, le journal a des ailes ; il va trouver les gens chez eux, les met en rapport malgré eux, les renseigne sur tout et sur tous. Il est l'ami de la maison, venant de loin, et marchant vite, l'esprit chargé de souvenirs et de pensées, et pour peu que ces pensées fussent bonnes et ces souvenirs exacts, le journal serait une véritable et admirable école. Ce serait l'école à un sou par jour, où l'on pourrait apprendre ce qui se passe dans tous les mondes : j'entend le monde des esprits aussi bien que le monde physique ”.

“ Mais hélas ! poser la question de savoir si le journal considéré en lui-même, est une bonne ou une mauvaise puissance, serait une grande naïveté, car, la réponse ne pourrait être que celle d'Esopé à propos de la langue : c'est la meilleure et la pire des choses.”

* * *

Que si le voyage est de quelque étendue, le journal ne suffit plus à nous distraire de ses longueurs : il nous faut le livre. Avant de partir, nous avons soin de retirer de notre bibliothèque ou d'acheter deux ou trois livres—inutile d'ajouter que le plus souvent ce seront des romans—dont nous ferons nos compagnons de route. Et nous y tenons, à ces chers compagnons ! Nous ne les quittons pas des yeux une minute, sinon peut-être pour jeter un regard furtif sur la campagne que le train traverse à toute vapeur, ou pour lire un nom de station, ou pour dévisager un inconnu qui vient s'asseoir à côté de nous ! Bien vite, nous nous remettons à notre lecture, anxieux de savoir sans doute si rien ne viendra compromettre le mariage, qui s'ébauche entre Arlequin et Pierrette !

En mer, dans les longues traversées, le livre est à l'ordre du jour, à moins que le mal de mer ne vienne troubler celui-ci par de fâcheuses interpellations ! Dès la prime aurore, bien enveloppés dans de chaudes couvertures, bien étendus dans une chaise longue, face à l'Océan calme ou révolté, hommes de lettres et hommes d'affaires, artistes et commis-voyageurs, dames et jeunes filles arborent le livre à la couverture jaune, que noircit en première page un titre affriolant, et c'est à peine si le coup de cloche, annonçant le *lunch* ou le dîner, les trouve prêts à se rendre, en toilette réglementaire, à la salle à manger.

Nous pouvons donc conclure avec Mgr Gap : “ Le livre ne l'a-t-on pas toujours avec soi ? On le lit, on le relit, on l'emporte partout ; il est le compagnon de la promenade et du voyage, comme il est le compagnon de la solitude à la maison ; il entre au bureau où l'on travaille, au salon où l'on reçoit, au boudoir où l'on rêve ; il est au chevet du lit pour remplir les derniers momets de la veillée, et pour dévorer au réveil les premières pensées. Le livre, la presse, le multiplie, le commerce l'exporte ; il franchit les monts, il traverse les mers, il se traduit en toute langue ; c'est la parole, enfin, à l'état de publicité, et par conséquent, à l'état d'efficacité universelle.

FR. H. HAGE, O. P.

(A suivre)



Le Silence.

Un petit village des Vosges, dormant à flanc de coteau, tel un nid posé dans la ouate des prairies entourées de bois. Dans ce coin verdoyant, à l'horizon si calme, les agitations du monde arrivent atténuées, comme les grandes vagues de la mer viennent mourir au loin sur un rivage abrité. Tout y est paisible : l'atmosphère, la vie, les caractères. Au-dessus de l'église, ayant la plus belle vue de la “ localité ”, une coquette maison, toute blanche et riante, qui semble sortie dans la verdure et les fleurs,—des fleurs remarquables qui ont une “ réputation ”. C'est la propriété de Mlle Solange Aubonet.

Vieille fille, ou du moins ayant cet âge de quarante-cinq ans, qui est la jeunesse encore pour la femme, mais la retraite pour celles qui ne se sont pas mariées. Mlle Solange Aubonet habite là depuis sa naissance.

Après la mort de ses parents, restée seule, avec la fidèle Toinette, elle a continué l'existence de si douce monotonie à laquelle elle était habituée. Faisant le bien, toujours accueillante, ne connaissant pas les paroles amères, elle était adorée des gens du pays, qui cherchaient à la voir rien que pour le charme de son sourire, de ce sourire de femme qui n'avait jamais été vraiment jolie et qui, pourtant, attirait irrésistiblement, séduisait même depuis que la première neige des cheveux avait idéalisé le visage. On l'appelait familièrement “ Mademoiselle Solange ”.

Pourquoi ne s'était-elle pas mariée ? Personne ne se le demandait. On l'avait toujours connue comme elle était, dévouée aux autres, ne s'occupant, pas d'elle. A quoi bon chercher ?

Ce soir-là, après le dîner, la vieille Toinette ayant fini de desservir, allait retourner à sa cuisine.

SOLANGE, *l'appelant*.—Tu prépareras le thé pour neuf heures, comme hier soir.

TOINETTE, *bourru*.—Encore ce monsieur de Rogiers qui va revenir !... Depuis une semaine, il passe toutes ses soirées ici !

SOLANGE *très-douce*.—Où veux-tu qu'il aille, le pauvre homme ? Il ne connaît plus personne au village. Ça se comprend, quand on a quitté un pays depuis trente ans !...

TOINETTE.—Qu'il refasse des connaissances, pardine !

SOLANGE.—A quoi bon, puisque, aussitôt sa propriété vendue, il repartira pour ne plus revenir ?

TOINETTE.—Il a une drôle de manière de la vendre sa propriété ! C'est pas au notaire qu'il s'adresse ! Il a passé toute la journée d'aujourd'hui avec des maçons et des charpentiers.

SOLANGE, *vivement*.—Qui est-ce qui t'a dit cela ?

TOINETTE.—Le père Larose qui y est allé. Il me semble que c'est un drôle de particulier, votre M. de Rogiers ! Pourquoi est-ce qu'il est resté si longtemps sans revenir au pays, puisqu'il y avait des intérêts ?

SOLANGE, *cherchant des excuses*.—Il a une vie très occupée ! . . .

TOINETTE, *haussant les épaules*.—La vie de Paris . . . les occupations de Paris . . . on les connaît ! . . . A vingt ans, il est parti à la ville et on ne l'a plus revu . . . Je me le rappelle bien, c'était déjà un petit mistifrisé ! . . .

SOLANGE.—Il n'a pas été heureux.

TOINETTE.—Oui, j'sais ce qu'on a raconté . . . Il a eu des histoires avec sa femme qui a divorcé, et puis qu'est morte . . . Une femme de Paris, c'est pas étonnant ! . . . Mais voyez-vous, demoiselle, c'est pas des affaires bien catholiques, tout ça !

SOLANGE.—Sois donc chrétienne, toi, d'abord, en ne supposant pas le mal chez les autres ! M. de Rogiers est un très galant homme. Tout ce que je connais de lui est à son honneur ; et, d'ailleurs, puisque je le reçois, ça doit te suffire !

TOINETTE, *s'en allant*.—C'est bon, c'est bon . . . je ne dirai plus rien ! (*On entend la cloche du portail.*) Tenez, le v'là qui sonne ! . . . Pas de danger qu'il soit en retard ! . . .

Vite, pendant les quelques minutes où elle est seule, Solange regarde si tout est bien selon son goût. Elle arrange les fleurs des vases, met les lampes au point, approche un grand fauteuil de la cheminée, en face du sien, et s'installe, semblant continuer une tapisserie commencée.

II

M. de Rogiers,—un de ces hommes nés charmeurs, que les luttes et les chagrins ont vieilli, mais qui, par la distinction, l'éducation, la race, resteront quand même et toujours des charmeurs,—M. de Rogiers entre avec beaucoup d'aisance et vient embrasser la main de Mlle Aubonet.

ROGIERS.—Que c'est aimable à vous de recueillir ainsi un pauvre voyageur ! . . .

SOLANGE.—Mais c'est plutôt vous qui êtes aimable de venir causer avec une vieille fille.

ROGIERS, *protestant*.—Oh ! vieille ! . . .

SOLANGE.—Eh bien ! et mes cheveux blancs ?

ROGIERS.—Pouvait-il y avoir quelque chose de vous qui ne fût pas blanc ? . . . Le temps ne vous atteint pas : il vous harmonise. (*Sans s'apercevoir qu'elle s'est reculée dans l'ombre de l'abat-jour.*) Oh ! la belle flambée ! . . . Et que c'est bon de trouver un foyer ami quand on a le corps et l'âme gelés ! (*S'installant à la cheminée.*) Un foyer ! . . . Dire qu'il faut souffrir

des années pour arriver à comprendre la grandeur et la douceur de ce mot !

SOLANGE.—On le comprend surtout dans l'existence solitaire de la campagne, où chacun, aime son toit.

ROGIERS.—C'est vrai. A Paris il n'y a pas de foyer. Il n'y a que des cheminées.

SOLANGE.—Pourtant, vous allez y retourner, à Paris . . .

ROGIERS.—Qui sait ? . . . Peut-être que non . . . J'hésite.

SOLANGE, *dissimulant son émotion*.—Vous ne trouvez pas d'acquéreur pour votre maison ?

ROGIERS.—Si . . . Mais, en revivant dans cette vieille demeure de famille, en remuant les choses d'autrefois, en revoyant les aspects, les horizons immuables de la nature, mille souvenirs que je croyais morts se sont réveillés, m'ont assailli. J'en retrouve partout, dans un coin de chambre, dans une allée de jardin, sur les routes, à la barrière d'un champ, près d'un arbre que j'ai planté jadis, d'une maisonnette que j'ai vu construire. A chaque pas, à chaque objet, le passé se dresse et ses liens pleins de sève, comme si je ne les avais jamais coupés, repoussent du sol et montent vers moi pour m'enserrer, pour me garder. C'est extraordinaire ! . . . Les premiers jours, je n'avais pas éprouvé cela . . . C'est peu à peu que ces influences ont agi . . . et je crois que vous y êtes bien pour quelque chose . . .

SOLANGE, *vivement*.—Moi ?

ROGIERS.—Eh ! oui, en me parlant de ceux que nous avons connus, en évoquant dans nos causeries le milieu de notre enfance !

SOLANGE, *crainitive*.—Vous m'en voulez ?

ROGIERS.—Au contraire : car je suis arrivé ici profondément découragé, jugeant ma vie finie, ne voyant plus rien, après mes épreuves, qui pût la rendre supportable ; et puis, voilà que, replacé dans la terre natale, le déraciné voit ses forces revenir, sent reverdir quelques germes d'espoir ! Il y a vraiment une puissance de la terre où on est né, de la terre à la fois berceau et tombeau de tous de la même race qui ont préparé le bagage héréditaire de nos traditions, de nos idées, de nos sentiments. On porte en soit, vivantes, toutes les générations que cette terre garde mortes, et c'est de leur résumé de cendres que, dans une inlassable fécondité, elle engendre ceux qui nous suivent. (*Regardant Mlle Aubonet qui l'écoute.*) Vous trouvez que je suis devenu joliment philosophe, depuis quelques jours ?

SOLANGE.—Vous redevenez simplement l'homme que vous étiez . . .

ROGIERS.—C'est vrai ; comme si je le reprenais mon individu au point où je l'avais laissé. Voilà le miracle de ce pays natal, qui est, en somme la vraie patrie,—

miracle de résurrection et d'oubli. Les travaux, les suprêmes joies, les souffrances de mon temps de Paris me paraissent tenir dans une douloureuse parenthèse — toujours ouverte si je retourne là-bas et qu'au contraire il me semble possible de fermer en restant dans le territoire d'origine. Vous devez m'approuver, vous qui ne l'avez jamais quitté. . . .

SOLANGE.—Je vous approuve tout-à-fait.

ROGIERS.—Car vous n'êtes jamais sortie d'ici, n'est-ce pas ?

SOLANGE.—Pour quelques voyages seulement.

ROGIERS.—Ah ! que vous avez bien fait !

SOLANGE.—Qui sait ?

ROGIERS.—Comment ? . . N'êtes-vous pas heureuse ?

SOLANGE.—Le bonheur existe par celui qu'on donne aux autres et qu'on reçoit d'eux. . . . J'ai vécu seule. . . . J'ai donné tant que j'ai pu de moi à tous les gens d'ici qui ne me sont rien, je m'en suis fait une espèce de bonheur ; mais la joie de se dévouer entière à des êtres qui sont uniquement à soi. . . . je ne l'ai pas eue.

ROGIERS, *surpris, y pensant pour la première fois.*—Au fait, pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée ? (*Elle rougit beaucoup, très-gênée.*) Si j'ai fait une question indiscreète, je vous en demande pardon. (*Elle a un geste négatif, mais ne répond pas.*) Je crains de vous avoir causé une peine. . . . sans le vouloir. . . .

SOLANGE.—Non. . . non. . . je vous assure !

ROGIERS, *la regardant.*—Il me semble que si. . . . (*S'approchant.*) Voulez-vous me traiter en camarade — nous sommes de vieilles connaissances ! — et me faire la confidence d'un secret que personne n'a deviné ? . . . Car je soupçonne qu'il y en a un. . . .

SOLANGE.—Pourquoi seriez-vous mon confesseur ?

ROGIERS.—Parce que moi, le premier, je me suis confessé à vous. Ces jours-ci en causant, ne vous ai-je pas dit mon histoire entière ? Et je l'ai fait tout naturellement, sans m'en apercevoir, me retrouvant dans la pleine confiance de nos habitudes d'autrefois. . . . Vous rappelez-vous si nous étions des amis ? . . . Que de jeux nous avons faits, enfants ! Nos familles étaient voisines. On ne se quittait pas du matin ! (*La voyant toujours silencieuse.*) Vous ne vous souvenez plus ?

SOLANGE.—Oh ! si, très bien !

ROGIERS.—Vous m'écoutiez, car j'étais l'aîné, le chef ! . . . Tout ce que je proposais était accepté d'avance ! (*Souriant.*) Voilà une influence que j'ai joliment perdue !

SOLANGE, *voulant plaisanter aussi.*—Dame ! vous m'avez abandonnée pendant trente ans !

ROGIERS.—Eh ! oui, abandonnée, il y a bien un peu de vrai, car à notre camaraderie enfantine, avait succédé un brin de "flirt". . . . Du moins, je parle pour moi. . . . Je ne vous l'ai jamais dit, mais j'éprou-

vais une joie délicieuse à passer des heures entières seul avec vous dans les champs. . . . Quand vous me donniez des fleurs ou que vous aviez fait pour moi quelque travail de fillette, j'avais une émotion à défaillir. A la dérobée, je regardais vos cheveux, vos yeux, j'emplissais mon cœur d'enfant de tout votre être pour jusqu'au lendemain. Vous, vous ne vous doutiez de rien. (*Les doigts tremblants de Solange laissent échapper la tapisserie.*) Vous ne pensiez à rien, laissant, quand je parlais, tomber comme maintenant ouvrage et ciseaux, et riant de ma gaucherie à les ramasser. . . . Un cœur d'enfant ! On ne connaît pas assez le puissance de ses premières impressions ! Il bégaye, et c'est peut-être à ce moment où il parle le mieux ! . . . Seulement, il se parle à lui-même. . . . il n'ose pas le dire à l'autre. . . . Ah ! s'il osait !

SOLANGE, *à mi-voix.*—Oui, s'il osait !

ROGIERS, *qui n'a pas entendu.*—C'est singulier ! . . . En les évoquant, ces impressions, il semble que leur trouble me revienne. Est-ce la magie du souvenir, est-ce que réellement le cœur ne vieillit pas ? Mais, malgré les trente années de misère humaine qui l'ont meurtri, je sens le mien aussi jeune, en vous parlant de cela, qu'à l'époque où je tremblais près de vous, — aussi jeune, tenez ! que le dernier jour que nous avons passé ensemble. Nous causions avant l'adieu dans le jardin de vos parents, — le votre maintenant, et qui n'a pas beaucoup changé. Nous étions près du cèdre, là-bas, entre la porte et le massif de cytises. On nous avait permis de nous embrasser une dernière fois, et, soit illusion, soit émotion, il me sembla que vous me rendiez mon étreinte aussi étroitement que je vous la donnais. . . . Une idée me traversa l'esprit : " Si je ne parlais pas ? . . . Si j'abandonnais les rêves d'avenir lointain qui sont peut-être des mirages ? . . . Si je restais simplement là pour une vie tranquille, modeste auprès de cette délicieuse Solange. . . . et que je devienne son mari ? " . . . Je pensai cela une minute. . . . la minute décisive de chaque destin, donnée pour choisir la bonne route ou l'autre. . . . Puis, je ne sais pas quel mot banal dit par mon père, un mot de son départ, desserra nos mains unies. . . . Le destin était décidé. C'était fini, (*Avec regret.*) Qu'il en faut peu tout de même pour changer une existence !

SOLANGE, *en proie à une extraordinaire émotion.*—Deux existences !

ROGIERS.—C'est vrai. . . pardon. . . je ne pense qu'à moi ! (*il lui prend familièrement les mains, et surpris de les sentir glacées.*) Qu'avez-vous donc ? (*Ayant tout à coup la vision de la vérité.* Grand Dieu ! . . . est-ce que par hasard ? . . . Ah ! je veux savoir maintenant ! . . . J'ai le droit ! . . . Je veux savoir pourquoi vous ne vous êtes jamais mariée !

SOLANGE.—Parce que je vous aimais !

Ils se regardent silencieusement, bouleversés par la révélation soudaine de leur secret.

III

SOLANGE.—Que j'aurais voulu vous le crier à cette dernière minute !... Je vous ai serré de toutes mes forces : c'est tout ce que je pouvais faire !... Si, pendant des années avant, j'avais été la petite camarade si religieusement obéissante, c'est qu'en effet j'avais pour vous une dévotion enfantine. Les fleurs que je vous donnais, les travaux que je vous faisais, tout cela était des actes de mon culte, des actes que je m'ingéniais à renouveler chaque jour. Et tout cela aussi, peu à peu, me prenant l'âme et le cœur, devint l'amour profond que l'espace d'une minute, vous avez failli comprendre !

ROGIERS, *avec désolation*.—Quel fou j'ai été ! (*Réfléchissant*.) Mais après, devenue tout à fait jeune fille, vous avez dû avoir beaucoup d'offres de mariage ?

SGLANGE, *simplement*.—Je les ai refusées.

ROGIERS, *timidement*.—A cause du même sentiment ?

SOLANGE.—Oui.

ROGIERS.—Pourquoi l'avoir gardé sans espoir ce sentiment ?... Vous saviez où j'étais... Il est des choses très délicates que par des intermédiaires amis on peut laisser deviner...

SOLANGE.—Est-ce à une jeune fille à l'essayer ?

ROGIERS.—Il n'y aurait pas eu de faute.

SOLANGE.—Sans doute, mais je ne l'ai pas osé...

ROGIERS.—Plus tard, après la mort de vos parents, quand vous vous êtes trouvée seule, maîtresse de vos décisions...

SOLANGE.—On m'a dit que vous aviez à Paris une existence brillante... Je n'ai encore pas osé.

ROGIERS.—Mais quand vous avez su que j'allais épouser cette malheureuse qui m'a fait tant souffrir?...

SOLANGE.—Elle était riche, très-belle.. Cette fois, moins que les autres, je pouvais oser!.. Et aujourd'hui si je me suis laissé surprendre mon secret, si enfin j'ai osé, c'est parce qu'à mon âge, cela ne risque plus rien !

ROGIERS.—Et parce que surtout vous ne m'aimez plus !

SOLANGE, *toute son âme débordant dans un sanglot*.—Oh ! mon ami, mon ami !...

ROGIERS, *ayant un cri vers elle*.—Solange ! (*S'agenouillant*.) Solange, ma sublime aimée, entendez-moi !...

SOLANGE, — *vivement*. Non... Je sais ce que vous allez dire... dans un moment ! de surprise sentimentale... Je sais... Il ne faut pas...

ROGIERS, Je vais vous dire ceci : nous avons manqué tous les deux un demi-siècle de bonheur; n'en

perdons pas au moins les miettes!... Je vous jure que cette fois le destin ne se trompe pas!... Voulez-vous être ma femme?...

SOLANGE, *vaincu, ne songeant plus qu'à s'abîmer dans la joie*. -- Il m'aurait fallu garder le silence jusqu'au bout... A présent, je n'ai plus la force de vous dire non !

IV

TOINETTE, *entrant, furieuse de veiller si tard*.—Il n'y a que notre maison d'éclairée dans le village !... C'est du propre !... Qu'est-ce qu'on dira dimanche à la messe !

SOLANGE.—On dira que M. de Rogiers épouse Mlle Aubonet.

TOINETTE, *ouvrant des yeux énormes*.—JésusMarie Joseph !... la demoiselle qu'est devenue folle !... .

Michel PROVINS.

Credo vitam aeternam !

Les chants de la grand'messe ont cessé pour le prône, Le prêtre monte en chaire ; et, publications, Avis, propre du temps, recommandations Font somnoler par-ci par-là quelque matrone.

Deux des enfants de chœur se pincent en louchant ; Un beau grand gars regarde une coiffe en dentelle Qui semble s'en douter ; un petit mousse épèle Tout bas, pour s'occuper, un vieux livre en plain-chant.

On n'est guère attentif, dans la nef toute pleine, A ces mots répétés ainsi par le recteur Chaque dimanche, et que l'on sait presque par cœur, Et qu'à voix monotone, il dit tout d'une haleine.

Mais voici que, soudain, parmi les noms des morts Que l'on recommande aux prières des fidèles, Et qui, depuis longtemps, ont fermé leur prunelles, Un nouveau nom s'ajoute, émouvant les plus forts !...

Ce nom d'homme inconnu n'est plus dans ma pensée, Mais il me semble encore entendre, lentement, L'abbé le souligner, en disant tristement ; ".....qui disparut en mer la semaine passée....."

Alors, ce fut troubleur l'élan avec lequel, Pour le *De Profundis*, se leva l'auditoire, Et je restai pensif jusqu'après l'Offertoire, Pénétré par ces voix à l'accent solennel,

Car je sentais combien les mousses et les hommes Avaient mis de ferveur et vécu chaque mot, Et, songeant en soi-même au pauvre matelot, S'étaient dit : " C'est un des malheureux que nous sommes ! "

Car je sentais combien les femmes, à genoux Auprès de leurs maris, s'étaient dit : " Son épouse, Tout en larmes, n'aura plus à être jalouse, Hélas ! bientôt, peut-être, en par chez nous..... "

Mais je sentais surtout combien tous ces croyants Avaient tous, en pleine âme, une ardente espérance, Et pensaient au grand jour, au jour de délivrance, Où de pleurs et de deuils nous serons tous exempts.

H. Rosot.

La guerre Russo-Japonaise

Une opinion

Je lisais dernièrement dans un journal de Québec un article sur le conflit Russo-Japonais, la raison donnée par l'auteur en explication de sa sympathie pour la Russie m'étonna beaucoup.

Il ne pouvait concevoir que des Occidentaux puissent donner leur sympathies pour le Japon, car ce sont des païens. Les Russes sont-ils nos frères en religion, sont-ils catholiques ?

Vraiment sympathiser avec un peuple en se basant seulement sur ses croyances, juger un conflit entre deux nations et donner le tort à celle-ci ou à celle-là en ne considérant que race, coutumes et religion, voilà ce qui peut paraître plaisanter.

N'est-il pas plus sage de juger d'après les causes de la guerre que simplement prendre fait et cause pour la nation dont les croyances se rapprochent le plus des nôtres ?

Autre chose serait, si la guerre était religieuse. Est-ce ici le cas ? Aucunement. Pour le Japon, c'est une question vitale. Pour la Russie c'est une question coloniale, aussi la défaite même n'affecterait pas sensiblement l'empire, tandis que la victoire serait un puissant stimulant pour l'émigration russe en Manchourie où beaucoup de soldats s'établiraient après la guerre.

L'habitude qu'ont certaines gens de faire des questions religieuses avec ce qui n'en est pas ne peut que fausser les idées. On prête alors à la religion des intentions qu'elle n'a pas, on affirme comme certain ce qui est à prouver.

Le Japon sans doute a le premier rompu les négociations, mais la Russie a agi de manière à rendre la guerre inévitable en se riant des demandes du Japon. Depuis la guerre des Boxers, malgré les récriminations du gouvernement de Tokio, seule entre toutes les nations qui prirent part à cette guerre, la Russie laissa ses troupes sur le territoire chinois.

Le massacre de milliers de juifs en Russie, il y a quelques années, les nombreux exilés envoyés annuellement dans les déserts glacés de Sibérie sans forme de procès, etc., sont autant de preuves qui attestent la cruauté des mœurs de ce pays.

La prétendue haine des "Jaunes" contre les Européens ne serait que juste, car qu'ont-ils à attendre de ceux-ci ? leur destruction et l'envahissement de leur contrée. Si ce n'était la crainte d'un conflit général, résultant de l'inégale distribution du territoire convoité, les Empires du Japon et de Chine n'existeraient plus.

Dans les pays où les "Jaunes" ont immigré ne

sont-ils pas l'objet du mépris des citoyens, ne sont-ils pas molestés quelque fois.

Il n'est que juste qu'ils ne donnent que ce qu'ils reçoivent.

La Russie sera sans doute victorieuse son armée est si grande mais il sera cependant faux de dire "la raison du plus fort est toujours la meilleure."

RENÉ DE KÉBÈQUE.

Pélérinages.

En souvenir je m'aventure,
Vers les jours passés où j'aimais,
Pour visiter la sépulture,
Des rêves que mon cœur a faits.

Cependant qu'on vieillit sans cesse,
Ses amours ont toujours vingt ans,
Jeunes de la fixe jeunesse,
Des enfants qu'on pleure longtemps.

Je soulève un peu les paupières,
De ces chers et douloureux morts,
Leurs yeux sont froids comme les pierres.
Avec des regards toujours forts.

Leur grâce m'attire et m'opresse,
En dépit des ans révolus,
Je leur ai gardé m'a tendresse,
Ils ne me reconnaîtraient plus.

J'ai changé d'âme et de visage,
Ils redoutent l'adieu moqueur,
Que font les hommes de mon âge,
Aux premiers rêves de leur cœur.

Et moi, plein de pitié, j'hésite,
J'ai peur qu'en se posant sur eux,
Mon baiser ne les ressuscite,
Ils ont été trop malheureux.

SULLY PRUDHOMME

AVIS

La présente livraison du *Petit Canadien* est envoyée à beaucoup de personnes dans le but de le faire connaître ; celles qui désireraient continuer à le recevoir n'auront qu'à nous faire parvenir la somme de cinquante centins, prix d'un abonnement pour un an, avec leur adresse. Une lettre de même qu'une enveloppe à notre adresse sont à cet effet incluses dans chaque numéro.

D'autre part, celles qui ne voudraient pas s'abonner nous obligeront infiniment en nous retournant cette copie, notre tirage étant très limité.



Pour nos lectrices.

Ne vous effrayez pas, amies lectrices, de me voir affublée d'un nom grec, c'est une chose difficile de faire un choix dans la masse des pseudonymes féminins qu'on rencontre dans la presse quotidienne, j'ai horreur du plagiat et je voudrais surtout un nom qu'on ne me reclame pas. Sachez cependant que je suis canadienne depuis mon nez retroussé jusqu'au fond de mon cœur.

Vous apprendrez à me connaître sans chercher à deviner la petite personnalité qui se cache sous le nom sonore. Je viendrai chaque mois vous parler de quelque sujet qui vous intéresse. Je chercherai pour vous dans mes cartons, des beaux vers de vos auteurs favoris, des pages écrites par des femmes, qui iront éveiller en vos âmes la même impression douce qu'elles font naître en la mienne.

Je collectionnerai même des recettes de cuisine à l'intention de vos seigneurs et maîtres, actuels ou futurs.

Je causerai de mode, peut-être aurons-nous bientôt une correspondante spéciale qui s'occupera de cette grave question.

Notre revue vient avec le printemps réclamer une petite place sur votre table de travail, elle ne sera pas encombrante, ni jalouse de vos jolies broderies, des dentelles superbes que vous faites ; seulement elle serait toute contente si fatiguée de la besogne habituelle vous laissiez un moment vos yeux se reposer sur elle ; Si vous l'apportiez pour charmer les ennuis de quelque long voyage ; pendant les monotones journées de pluie à la campagne, elle vous tiendrait fidèle compagnie et cela vous empêcherait d'entendre l'orage battre les vitres et les arbres gémir, comme des âmes en peine.

Vous êtes patriotes, Mesdames, ce titre "Le Petit Canadien" ira tout droit à votre cœur. On se plaint que les étrangers seuls réussissent chez-nous, n'est-ce pas notre faute à tous. Avons-nous assez confiance au talent des nôtres ? N'avons-nous, pas bien des fois fait la grimace sur tout ce qui n'est pas importé. Pour réparer ce crime de lèse-patriotisme faites bon accueil à la nouvelle revue.

Il est entendu que ces colonnes seront ouvertes à toute collaboration intelligente. Je recevrai avec plaisir tous les manuscrits, simplement signés d'un pseudonyme.

Je répondrai aussi complaisamment que possible aux correspondantes, et même aux correspondants, qui demanderont un renseignement. Je serai fort sensible à toute marque de sympathie et d'encouragement seulement qu'on ne s'attende pas à une prodigalité de sentiments tendres. J'ai assez connue la douceur des réelles amitiés pour ne pas croire qu'on se lie à la seule vue d'un billet doux ni qu'une chroniqueuse fasse des conquêtes à la douzaine par la seule vertu sa plume. . . .

Ceci n'est pas une critique à l'adresse de mesainées dans l'art d'écrire, cela me vient plutôt d'un sentiment de commisération pour elles en songeant à la quantité formidable de mots caressants qu'elles doivent déposer dans leur courrier hebdomadaire. Je garde plus large ma part d'affection à celles qui seront des habituées ici, quand nous aurons des souvevirs à mettre en commun nous aurons des droits à notre amitié respective.

PHRASO.

Toute communication devra m'être adressée:

PHRASO

LE PETIT CANADIEN

Boite 318

QUEBEC

SOUVENIRS D'ENFANCE

Loin, loin dans mon enfance on me conduisait le matin en voiture, à un couvent voisin où je passais la journée parmi des petites pensionnaires, et il m'est resté l'affection et le grand respect de ces ruches de femmes innocentes, blanches d'âme et de parure. De hauts corridors frais et clairs, des classes sur des jardins, des images saintes au parloir et une chapelle qui nous sonnait les "Angelus" ; là j'appris de menus travaux, croix en papier, corbeilles en rubans, et en perles, comme on n'en trouve qu'au fond des provinces provinciales ou dans ces maisons claustrales où le temps retarde, par manque de communications extérieures. Quand il tonnait les après-midi de juillet, on laissait là l'écriture et la lecture et l'on se jetait à genoux, et l'on récitait à chaque éclair la même prière courte en latin ; notre supérieure appartenait à une vieille et noble famille française et elle avait gardé de la femme du monde, qu'elle était autrefois, la libre allure, le franc langage, une gaieté qui était de la santé corporelle et du calme de la conscience ; et d'autres sil-

houettes de religieuses me sont restées, penchées, sur nos cahiers, sur nos livres, ou sur notre ouvrage, ou traversant le jardin de ce pas glissant qui fait battre et s'entr'ouvrir les ailes des coiffes et tinter les chapellets sur les jupes, une entr'autres ; anglaise au joli accent et qui peignait des fleurs, et comme notre parterre avait une réputation de parterre bien fleuri, elle me demandait des bouquets, des pensées surtout, dont je lui apportais de grosses touffes.

L'avenue d'arbres au milieu des champs et dont les marches ombragent les blés, que je parcourais en voiture chaque matin, le couvent sur la place de l'Eglise, tout est resté intact et je viens d'apprendre que la sœur aux pensées existe et qu'elle se souvient de l'écolière ; c'est beau un souvenir de trente ans auquel la vie n'a pas touché et il ne peut guère se rattacher qu'à l'être abrité et recueilli, à l'être presque impersonnel qu'est une religieuse.

*
* *

Hier au soir, mon plus jeune fils récitait quelques vers d'une fable de Florian, et tout à coup je me retrouvais, presque à son âge la disant au repas de fête de ma grand'mère. L'heure tardive d'été, le soleil couchant baignant la pelouse, l'étang et la volière entre deux grands arbres dont l'un se pénétraient de lumière, l'autre restait sombre sur un fond de feu, la grande table entourée de toutes ces figures connues, et aimées de mes yeux d'enfant, tout le lointain m'apparut proche à le toucher, à m'émouvoir jusqu'au fond des regrets et des intimes souvenirs. Des entassements de bouquets sur la nappe, un parfum de fleurs fraîches coupées mêlé à celui des fraises en rouges pyramides, j'ai la sensation vive de toute cette impression de nature. Mais un voile mystérieux couvre la plupart des visages, une brume sur mes yeux peut-être ou qui les entoure, les pâlit, les distance, et parmi elles si douce aux brillants yeux noirs, aux cheveux à peine gris, la physionomie de ma chère grand'maman entre les coques de ruban lilas, accompagnant d'un dernier deuil, souriant la mélancolie visible, mais résignée de femme aimante et malheureuse.

Tentation trop forte pour moi en allant à la gare de revoir, entre des grilles, ces beaux arbres à l'ombre desquels j'ai grandi, ces pelouses où je courais, ces charmilles dont le but fut ma première ambition de longue marche et de voyages. Je m'étais bien promis de ne pas me livrer aux souvenirs tendres, de ne pas évoquer par les allées l'image active de ma grand'mère la jeunesse de mes parents, et l'enfant pleine de rêves intellectuelle et toute illusionnée de la vie, que je fus : non, je ne voulais voir que le sol tout pareil où se jouaient les ombres aux mêmes places que de mon temps, où le soleil faisait les mêmes brûlantes éclair-

cies, ce petit bois dont les lierres ont plus que mon âge, dont la fontaine de pierre m'apparaît avec la fraîcheur à la bouche de son eau sourçante et pure. L'étang, la pièce d'eau, sont transformés, on a battu entre les deux parcs ces fossés, ces vieux murs où le passé s'émiettait dans les brèches et les délabrements de la pierre, on a détruit de beaux sapins jetant à l'automne leurs fruits ligneux sur les aiguilles amoncelées en terrains glissants, et là-bas dans la prairie, plus un de ces vieux pommiers et pruniers où l'on tendait les cordes pour les lessives ; et des kiosques, des ponts rustiques, des rocailles Je me réfugie aux grands arbres, à tout cet entourage de la maison où je marcherais les yeux fermés tellement il est resté pareil. Et la cloche sonnait le dîner. Je pensais ce qu'il adviendrait si je prenais ma course comme il y a vingt ans, si j'arrivais essouffée dans la salle à manger pour me mettre à table. Non, tout mon effort de volonté, mon ambition de recommencement ne tiendrait pas contre la marche des faits ; nous ne pouvons rien conjurer, rien reprendre, rien ressusciter.

MADAME ALPHONSE DAUDET.

PRINTEMPS

Voici que Mai est de retour,
Mais le soleil n'est plus le même,
Ni le printemps depuis le jour,
Où j'ai perdu celle que j'aime.

Je m'en suis allé par les bois,
La forêt verte était si pleine,
Si pleine de fleurs d'autrefois,
Que j'ai senti grandir ma peine.

J'ai dit aux beaux mugets tremblants,
N'avez-vous point vu ma mignonne,
J'ai dit au ramiers roucoulants,
N'avez-vous rencontré personne.

Mais les ramiers sont restés sourds,
Et sourde aussi la fleur nouvelle,
Et depuis je cherche toujours,
Le chemin qu'a pris la cruelle.

L'amour, l'amour qu'on aime tant,
Est comme une montagne haute,
On la monte tout en chantant,
On pleure en descendant la côte.

ANDRÉ THEURIET.



Un conseil par mois

Voici un bon conseil aux dames sur la façon de procéder lorsque leur robe a été mouillée par la pluie, accident désolant s'il en fut !

Il faut d'abord suspendre la robe par les épaules, ensuite placer en dedans de la jupe une petite table recouverte d'un linge sec sur lequel on étend successivement toutes les parties mouillées qu'on essuie avec des tampons. S'il y a des garnitures des dentelles, des bandes de velours, il faut les essuyer, très légèrement et à rebrousse poil avec un vieux foulard, ensuite relever le poil avec un brosse fine ; quand les bords de la jupe sont très mouillés il faut les repasser au travers d'une mousseline avec un fer assez chaud.

Les robes de laine et les robes de soie ne doivent jamais être séchées trop près du feu ; il faut les suspendre dans une chambre chaude et aérée, à une certaine distance de toute espèce de foyer. Le séchage trop rapide fait retirer presque toutes les étoffes.

Les robes de coton, toile, percale etc. doivent d'abord être étendues et lorsqu'elles sont à moitié séchées on étire l'étoffe en long et en large, (en maintenant le droit fil) et on repasse avec un fer de bonne chaleur. Si l'apprêt est tout à fait touché il faut repasser à l'envers à travers une mousseline amidonnée.

Les jupons exigent les mêmes soins que les robes ; pour les uns comme pour les autres l'essentiel est de ne pas les laisser longtemps mouillés.

La cuisinière canadienne

VEAU FARCI

Hachez le veau avec un peu de lard salé faites frire un oignon dans la graisse, sel, poivre, emiettez une mie de pain faites revenir le tout ensemble. Un œuf battu avec un dessus de crème douce ; remplissez de cette farce, un gigot de veau qui aura été désossé à l'avance.

CÉRVELLES AU BEURRE NOIR.

Faites bouillir dans l'eau avec un peu de vinaigre, sel, poivre, à peu près un quart d'heure, faites frire du beurre noir et jetez dessus.

LANGUE FRAICHE AUX CAROTTES.

Faites bouillir la langue, ôtez la peau, bordez de lard faites cuire avec de la graisse dans une casserole puis enlevez la langue ; taillez des carottes et des oignons, faites frire, ajoutez la langue, couvrez d'eau et laissez cuire tranquillement.

GALETTES CHAUDES.

Dix cuillerées de farine, trois cuillerées à thé de poudre, un peu de sel, un quarteron de beurre, une tasse de lard. Mettez le beurre dans la farine.

Sur les genoux de Tante Louise

Ce sera la place des tout petits, les autres se grouperont autour d'elle, et l'écouteront racontés de beaux contes car "LE PETIT CANADIEN" sera aussi un journal pour les enfants. Pour eux il y aura de jolies histoires que les mamans et les sœurs raconteront aux plus jeunes et que les grands liront eux-mêmes, des monologues et des vers.

Ce sera un bel éloge pour leur nouvelle tante d'appréhender que de nombreux neveux guettent leur journal avec impatience. Ce sera une récompense à demander à la mère quand le mois aura été exemplaire ; Acheté-nous "LE PETIT CANADIEN".

Dès le mois prochain nous aurons un concours. Nous n'en disons rien à l'avance, ce sera une surprise et les plus zélés des neveux la sauront les premiers. Les prix seront beaux et nous espérons qu'ils seront chaudement disputés.

TANTE LOUISE.

A un enfant

Enfant tu grandis, que ton cœur soit fort,
Lutte pour le bien, la défaite est sainte,
Si tu dois souffrir, accorde à ton sort,
Un regret parfois, jamais une plainte.

Ecris, parle, agis, sans peur du danger,
L'univers est grand, que ton œil y plonge,
Tu pourras faillir, même propager,
Un erreur parfois—jamais un mensonge.

Si tu vois plus tard d'indignes rivaux,
Toucher avant toi le but de la vie,
Trahis seulement, sûr que tu les vaux,
Du dépit parfois, jamais de l'envie....

Le mal ici-bas, trône audacieux,
D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux,
Du mépris parfois, jamais de la haine.

Et si dans ce monde, étroite prison,
Un trouble apparent met l'âme en déroute,
Que l'œuvre de Dieu laisse à ta raison,
Un souci parfois, mais jamais un doute.

EUGÈNE MANUEL.

Bel enfant que veux-tu ?..

Legende

Un jour dans l'humble maison de Nazareth, le pain manquait.

St-Joseph était malade et les riches pour lesquels il avait travaillé ne voulaient le payer que plus tard. Triste et inquiète la Vierge laissait tomber un regard anxieux sur son cher Jésus.

"Il est encore si jeune se disait-elle, et il souffre déjà." "Mon enfant, dit la Mère, le pain nous manque ainsi que les deniers pour nous en procurer. Prends un panier et pars à Simonide, chez une riche veuve qui demeure là. On dit qu'elle est compatissante aux pauvres, elle saura nous aider."

Jésus prend aussitôt un panier. La Vierge n'eut que le temps de déposer un baiser sur le front de son divin Enfant, et celui-ci se mit en route.

Le long du chemin, Jésus chantait de célestes cantiques les petits oiseaux voletaient autour de lui et ravis de cette mélodie qui n'était point de la terre, l'accompagnaient joyeux.

Enfin on aperçoit le splendide palais.

Arrivé à la porte l'Enfant Jésus frappe légèrement; un esclave s'empresse d'ouvrir.—

"Bel enfant que veux-tu ?

"Je voudrais parler à la dame du palais, répondit l'enfant avec douceur.

Monte cet escalier de marbre, et quelqu'un te conduira près d'elle."

Jésus monte et trouve un autre esclave : qui lui dit de nouveau :

"Bel enfant que veux-tu ?

—Je désire parler à la dame du palais.

L'esclave lui commanda alors de quitter sa chaussure, de peur de salir les soyeux tapis de Smyrne qui couvraient le parquet.

"Va maintenant, ajouta l'esclave ; aujourd'hui la dame donne audience aux pauvres et c'est l'heure fixée pour les recevoir."

Toujours calme et toujours humble Jésus entre, salue courtoisement et attend, modeste, qu'on lui adresse la parole.

"Aimable enfant, que veux-tu ? demande la dame, mollement assise sur un siège doré.

—Ma mère n'a plus de pain ; elle m'envoie près de vous solliciter une aumône, car nous avons bien faim.

—Mais Joseph ne travaille donc pas ?

—Non, il est malade depuis quelques jours.

—Je ne fais la charité qu'aux vrais pauvres, Joseph peut travailler.

—J'ai entendu dire à ma mère que les derniers

travaux n'étaient point payés.

—Que dis-tu là ? Maintenant il faudra secourir tout le monde. Joseph est un bon ouvrier, j'en suis sûre ; je l'ai fait travailler dans mon palais il lui sera facile de gagner du pain pour toi et pour ta mère. Non, non j'ai déjà trop de pauvres à soulager ; je ne puis rien te donner. Va-t'en !

Toujours calme, toujours humble, Jésus s'incline et sort. En passant il salue les esclaves et, triste, reprend le chemin de Nazareth. La nuit approchait, ses forces étaient épuisées.

Aussi ne faisait-il plus entendre de célestes cantiques. Il marchait silencieux quand tout-à-coup il s'arrête et écoute. D'une modeste chaumière partaient des voix argentines qui chantaient, "Oh ! Jéhovah ! toi qui donnes la pâture aux oiseaux des champs, donne du pain aux enfants d'Israël." Et une voix plus grave répondait : "Amen."

Jésus s'associa à la prière de ces enfants. Quand l'un deux s'écria :

"Maman, regarde le bon Jésus est là. Fais-le entrer, car nous l'aimons." Et sans attendre la réponse de leur mère, les enfants accoururent près de Jésus et le pressent d'entrer.

"Regarde les beaux fruits que nous avons reçus. Viens, nous les partagerons avec toi !"...

Et ils emplirent les poches du Divin Enfant. Jésus sourit et laissa faire.

"Entre cher enfant, dit la mère, pourquoi es-tu seul sur la route à l'entrée de la nuit ?"

Toujours calme et toujours humble le Divin Enfant raconte qu'à la maison il n'y a plus de pain, mais il ne dit pas un mot du refus de la dame de Simonide..

"Tu dois avoir grand-faim Jésus, dit la compatissante Sérapie ; avoir faim à un âge si tendre."

"Mais avez-vous vous-même de quoi manger dit Jésus." —Ne t'inquiète pas, mon mari reviendra demain, il nous apportera du pain."

Jésus se tenait immobile comme en prières. Et la dame le regardait ravi : il lui semblait voir un séraphin. C'était en effet plus que tous les séraphins ensemble. La charitable dame prend tout ce qu'il reste de provisions et les met dans le panier de Jésus.

"Prends tout, dit-elle joyeuse, afin que Marie et Joseph aient leur part ; ils en ont sans doute un grand besoin".

Jésus accepte en souriant l'aumône de la pauvreté, remercie et reprend le chemin de Nazareth.

La nuit enveloppait la terre, la lune se cachait derrière les nuages, le sentier était désert et incommode ; les anges venaient à l'envie et cherchaient à prendre, pour le porter eux-mêmes le panier de l'Enfant-Dieu.

Jésus les bénissait, mais refusait leurs services, disant : " Je suis venu ici-bas pour m'humilier et souffrir ".

Enfin, voici Nazareth.

Sur le seuil de la porte, la Vierge attendait le Divin Enfant. Celui-ci raconte ce qui lui est arrivé, la riche dame l'a renvoyé les mains vides, tandis que la pauvre et bonne Sérapie l'a charitablement traité et secouru.

Marie lui dit alors : " Mon enfant, tu es Dieu et Seigneur du ciel et de la terre ; tu connais toutes choses, dis-moi pourquoi tu as été l'objet d'un accueil si divers dans ces deux maisons ?

—La dame qui m'a renvoyé les mains vides, répond Jésus, est généreuse envers les autres pauvres ; mais à moi elle n'a rien donné parce qu'elle agit par ostentation et vanité. Elle ne cherche que les louanges du monde, et c'est pourquoi elle n'aura que des récompenses terrestres ; elle verra s'augmenter ses trésors, s'emplier ses greniers. Pour elle les biens de la terre.

—Et celle qui habite la chaumière ?

—Oh ! celle-là aura une vie bien éprouvée ; à elle et aux siens les souffrances, trésors qui fructifient pour l'éternité ".

Et joignant ses petites mains, Jésus lève au ciel ses yeux resplendissants et ajoute avec douceur :

"Ma mère, c'est à ces derniers qu'appartient le paradis " !

Abonnement complémentaire

Dans le but de populariser " Le Petit Canadien " et d'offrir, en même temps, à certains de nos lecteurs l'occasion de nous aider, nous expédierons notre journal gratuitement, pendant un an, à toute personne qui nous enverra une liste de six nouveaux abonnés avec le prix de l'abonnement de chacun, soit trois piastres.

Pour cela il s'agit simplement d'écrire bien lisibles noms et adresses des personnes dont vous obtenez un abonnement sur une feuille que vous signez, et de mettre ensuite le tout sous enveloppe à notre adresse. L'argent doit être envoyé en bon de poste mandat d'express, ou par lettres enrégistrées.

Tout en étant très facile pour qui que ce soit de collecter six abonnements à cinquante centins parmi des amis, cela sera pour nous un encouragement et un signe d'approbation dont nous saurons nous montrer très reconnaissants.

LA DIRECTION.

Ma première veillée

GRACIEUSEMENT A HARPE.

Dois-je aller au théâtre? Rester chez nous?... Solution que je cherchais hier, lorsque fatigué de mon travail du jour, je voulais une récréation, bien méritée, pour le soir.

L'annonce du spectacle était pourtant bien alléchante ; mais je pensais à tous ces petits messieurs qui, sous prétexte d'être employés à rédaction d'un journal quotidien, prétendent régenter le monde théâtral et se posent en Aristarques pour rédiger des bulletins de théâtre, aussi dépourvus d'orthographe que d'esprit, et cela dans des canards plus ou moins financiers.

Ma pipe me semblait ce soir-là bien plus jeune, malgré ses légers plis de cernage qui coloraient presque sa tête. Dans un langage, dont les bouffardes seules ont le secret pour leurs maîtres, elle me disait allégrement : " Laisse-moi donc encore puiser jusque sur tes lèvres, ce souffle qui m'anime et qui te berce à l'infini. "

Bien souvent j'ai rejeté les prières d'une femme, mais de ma pipe, jamais!..

Avez-vous dans votre "chez-vous" ce petit coffret secret où l'on entasse les souvenirs d'hier?... Quel gentil méli-mélo! Que de passages découpés! Que de billets et de lettres parfumées!.. Il me semble que c'est une parcelle de nous-même qui gît là, et je crois que si tous ces souvenirs avaient des petits bras de papier ils se donneraient la main pour sauter en rond autour de notre passé.

J'ouvrais donc le mien pour la première fois depuis cinq longues années. Un billet, tout jauni par les ans, fut ma première capture : " Monsieur X est gracieusement invité à une soirée que nous donnerons jeudi, le 16. Habits de rue. "

C'était tout un passé qui se dessinait là sur le joyeux faire-part!... Au milieu des nuages de fumée de ma bouffarde, mes rêves montaient, montaient toujours et ainsi j'arrivais dans le ciel de la jeunesse.

Je le revis ce temps jadis, où pour la première fois, je franchissais le seuil de ce grand labyrinthe qu'on appelle " le monde. "

Oui, si vous aviez été là, vous qui me lisez, vous auriez applaudi à un succès grandiose. D'après les uns j'étais beau, d'autres m'avouent que j'avais été fin, spirituel, charmant etc... et je suis même surpris que l'on ne m'ait point dit que j'avais été très grand, car, comme chacun me mentait effrontément, j'aurais préféré cette dernière périphrase.

En ce temps où l'on commence à gagner le premier argent de la vie, les pièces ne sont pas aussi nombreuses dans les poches, que les jolies solliciteuses dans un bazar. Je n'étais pas bien riche!...

J'interrogeai ma garde-robe pour juger de ce dont je pouvais disposer afin de me rendre à cette fameuse veillée.

D'abord j'avais un habit, rien de nouveau à cela me direz-vous, tout le monde en a. Le mien pourtant différait des autres en ce qu'il me servait dans les beaux comme dans les mauvais jours. La semaine, il était couleur poussière-grise ; le dimanche, sous les efforts réitérés de la brosse—exercice d'un quart d'heure dans lequel chaque poil de mon pauvre corps avait sa goutte de sueur—j'avais le plaisir d'avoir un habit noir. C'est celui qui me convint.

Par malheur les cravates blanches ne m'avaient jamais approché ; ma grande sœur me prêta bien volontiers, l'un des rubans blancs qui retenaient ses cheveux. Pour former deux boucles bien voyantes, il fallut presque m'étrangler : mais au moins j'avais une cravate blanche !

Des manchettes ! Ah ! j'en avais par exemple des manchettes et surtout des fameuses ; je crois même qu'elles auraient pu rivaliser avec les dents de la scie de notre voisin qui, de ce temps nous laisse guère dormir, en jouant de cet instrument à faire cadencer le bois.

Et mes chaussures donc ! . . .

Un jour, je les mettais pour la première fois, un mien ami avait cru bien, de me complimenter sur "mes bottes." "Tu n'y es pas, repris-je offensé, ce ne sont pas des bottines, mais des "getters" !" A ce que je puis me souvenir, toute une bouteille d'encre fut dépensée à en noircir les œillets.

C'est dans cet accoutrement que je partis tout joyeux pour me rendre à la veillée des demoiselles Chose.

II

"Bonsoir, monsieur, comme c'est gentil à vous d'être venu : " dirent-elles en s'emparant de mon chapeau et de ma canne. J'oubliais de vous dire que j'avais emprunté la canne de mon père pour la circonstance.—

"Oh ! mesdemoiselles, c'était pour moi un honneur, Votre invitation était si cordiale et si sympathique, qu'elle m'était déjà d'un grand encouragement et la plus grande preuve de ma reconnaissance était d'accourir vers vous." C'était, vous en conviendrez, fort bien tourné, mais la sorcière d'allocution ; j'avais eu beau la pratiquer toute l'après-midi, je ne la fis qu'avec une peine infinie et encore en répétant plusieurs fois la même phrase.

"Combien l'on vous remercie !" firent-elles ensemble, avec cette pointe d'ironie que l'on prend ordinairement pour un compliment, trait si propre aux

jeunes filles ayant fait une invitation par politesse et qui aimeraient mieux voir l'invité à cent lieues d'elles, et même au delà des étoiles, si cela était possible.

"Venez par ici, reprirent-elles, nous allons vous introduire Mademoiselle Unetelle." Si j'avais pris plus d'attention à ses yeux, j'aurais pu saisir une ceillade lancée à l'autre ; mais je ne vous connaissais pas encore, jeunes filles, tandis que maintenant ! . . . Tiens, j'en dis trop, passons.

"J'ai bien l'honneur de vous connaître mademoiselle !" disais-je, avec des révérences plus ou moins prononcées et qui devaient appartenir à la même famille que celles de ce bon père Ladébauche, introduit par son neveu dans les salons de Montréal.

Inutile de vous parler de la conversation. On s'informe de la température d'abord, de la santé ensuite, et de la position en troisième lieu. Je voulais frapper un grand coup. Je me donnai comme premier teneur de livres d'une importante maison de la rue St-Jean, me gardant bien d'ajouter qu'il n'y en avait qu'un seul. Palsembleu, si celle qui s'informait ainsi par un hasard quelconque, était entrée au "bureau" vers les cinq heures de l'après-midi, elle aurait aperçu le fameux teneur de livre en train de balayer le plancher ou bien encore avec un linge, de faire reluire les glaces du magasin . . .

Chacun et chacune faisait de l'importance au piano ; les applaudissements de politesse—j'allais dire polytechniques—leur étaient prodigués à outrance.

Mon tour vint comme les autres. Je tremblais de le manquer et ma joie fut extrême lorsque gracieusement on me pria de dire quelque chose.

Avec force refus que l'on croit devoir être obligatoires ou de circonstance, prétextant d'un rhume imaginaire ou imaginé, je m'avançai cependant au milieu du salon, les mains et les pieds dans la troisième position, je declamai "Le Singe qui montre la Lanterne Magique."

Dans la chaleur de mes paroles, ou dans l'excitation probable de l'art de dire, mes bras se levaient et descendaient en cadence et tout-à-coup dans un de mes mouvements brusques, voilà qu'une manchette s'arrache et s'en va au plafond pour redescendre dans un vol presque gracieux ! . . .

Le singe avait oublié de mettre une lumière à sa lanterne, et moi, une épingle à ma manchette . . .

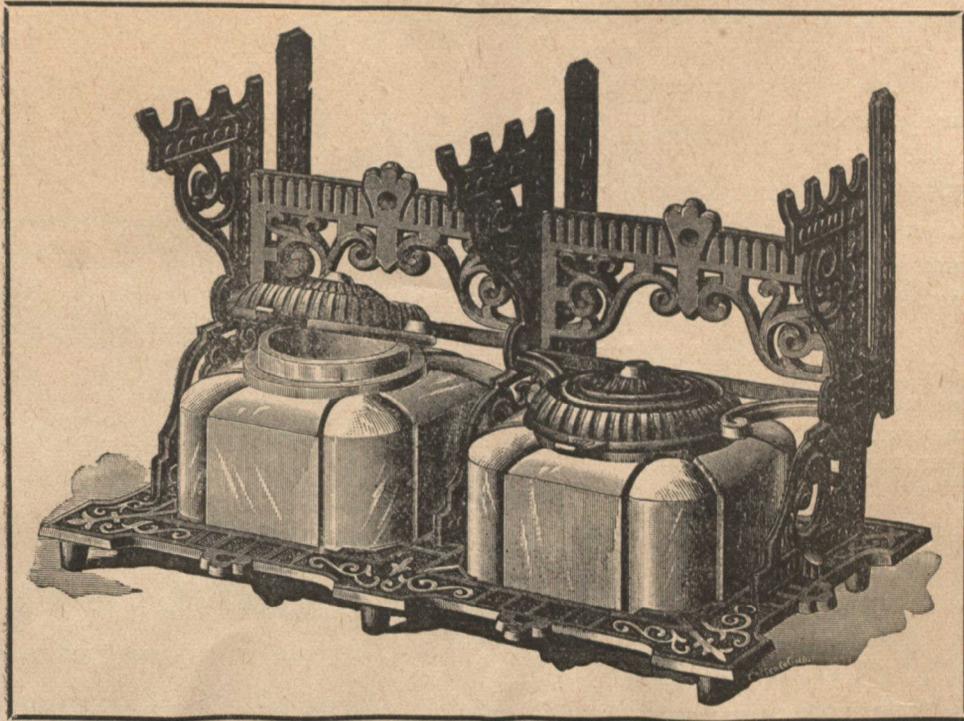
On peut juger du tableau : des chuchotements et des rires étouffés, des mouchoirs sortis pour essuyer des sueurs de circonstance, des mouvements de gauche et de droite pour comprimer les envies de rire à mon infortune. Et n'y avait-il pas jusqu'à cette maudite manchette qui, couché sur le dos et débar-

ETABLI EN 1870.

I. P. DERY & FILS

LIBRAIRES-IMPORTATEURS

59, Rue Dalhousie, - - QUEBEC.



IMPORTATEURS, d'articles religieux, marchandises pour les fêtes, cartes à jouer, pipes, musiques, savons, parfums, bijouterie.

Demandez nos circulaires.

rassée du bouton qui la retenait captive, riait elle aussi, à sa manière, en ouvrant une bouche, mais une bouche!... Come la demie de neuf heures sonnaient; temps fixé par ma mère pour mon retour à la maison, je fis mes adieux; tout chacun semblait se porter pour me souhaiter le bonsoir.

Charmé du spectacle et de l'enthousiasme d'une première veillée, je quittai à regret les demoiselles. Chose, leur promettant bien ma visite pour le dimanche suivant.

III

Comme ma pipe venait de s'éteindre et avec elle mes rêves, je remis doucement le précieux billet dans ma boîte du passé.

Mon Dieu, depuis ce temps, que de roses arrachées aux rosiers!

ABILDÉRIC.

Québec, avril 1902.

** Nous regrettons beaucoup de voir que plusieurs erreurs typographiques se sont glissées dans le texte de la présente livraison, et espérons que l'indulgent lecteur n'en tiendra pas compte, nous avons eu tant à faire!...

** Afin de publier LE PETIT CANADIEN le 1er de mai, tel qu'annoncé, la direction s'est vu forcée de retrancher quatre pages du texte. Cela fait que ce numéro n'a que 28 pages au lieu de trente-deux qu'il devait avoir.

** Plusieurs manuscrits d'articles très intéressants nous sont arrivés un peu tard pour publication et forcément remis au prochain numéro. Espérons que nos amis n'en seront pas trop contrariés.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à lundi, le 9 mai 1904 inclusivement, des soumissions pour la construction du quai de Ste-Famille, Ile d'Orléans, Comté de Montmorency, P.Q., lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: « Soumissions pour le prolongement du quai de Ste-Famille, I.-O. »

On peut consulter les plans et devis au bureau des travaux publics, bâtisse de la Banque des marchands, Montreal, au bureau de M. Ph. Béland, commis des travaux, bureau de poste de Québec, au bureau du maître de poste de Ste-Famille, I.-O., Qué., ainsi qu'au ministère des travaux publics à Ottawa.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cet fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque de deux mille piastres (\$2,000.00), à l'ordre de l'honorable ministre des travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Le chèque dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées sera remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,
FRED. GELINAS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 8 avril 1904.

Fumez les cigares DIXIE & POLO


Dr. A. Larocque
Gradue de Philadelphie,
Eleve de Paris et de Londres.
 18 rue de la Chapelle, QUEBEC

AVIS !

La société LAJEUNESSE & FRERES étant dissoute.
Je continuerai le commerce de quincaillerie seul, au même endroit. J'espère que mes clients et le public en général me continueront leur patronage du passé. Toujours en magasin: Peintures, Ustensiles de cuisine Articles de chasse et de pêche, etc. etc.

G. Lajeunesse

Tel. 2583 773 Rue Saint-Valier, Quebec.

Le Restaurant
Royal


ETIENNE SYLVAIN
 — PROPRIETAIRE —
15 et 17, Place Jacques-Cartier
 St-Roch, QUEBEC.

Liqueurs de toutes sortes.
 Service de première classe.
 Salles de billard et de pool.
 Ouvert au public tous les jours
 de la semaine ainsi que le
 dimanche.
 TEL. 2373.

PHARMACIE L. E. MARTEL

91, RUE ST-JOSEPH, QUEBEC.



TEL. 2483.

Stock complet de drogues, produits chimiques, remèdes patentes, bandages herniaires, etc.

Nous achetons directement des meilleures maisons manufacturières au Canada, telles que: Parke-Davis, Wyeth, Wampole, Frosst, etc. leurs différents produits pharmaceutiques: extraits fluides, solides et en poudre; pilules; tablettes hypodermiques, triburées, comprimées, couvertes en chocolat; elixirs et sirops médicaux; capsules; lozenges; sels effervescents etc.; et nous donnons aux médecins le même escompte que ces maisons leur donnent elles-mêmes.

De même pour cotons absorbents, gauges, plasters, bandages, suspensoirs, chandelles de soufre et de formaldéhyde, aiguilles et fils à légatures, etc. etc.

Notre Adresse: **Pharmacie L. E. Martel, - 91, St-Joseph.**

C. Beaulieu,

E. Fleury.

MAGASIN DE L'OUVRIER.

Spécialités
POUR HOMMES

Beaulieu & Fleury

Nous avons constamment en magasin marchandises seches les plus nouvelles.

737, Rue St-Valier,

QUEBEC.

LA CIE CHS. A. PAQUET

Limitée.

2 et 4 Rue St-Joseph

QUEBEC.



Engins et Chaudières à vapeur, Pompes à vapeur, Agrès de scie, Moteurs à gazoline, Turbines à l'eau, Plaineurs-embouveteurs, Moulins à bardeaux, Huile, Fer, Shafts, Hose, Valves, Courroies, Poulies, Tuyau, Supports, Injecteurs, Etc., Etc. Scies rondes à dents fixes et à dents rapportées, Machines à bois de toutes sortes, Outillage et Fournitures de Fromageries et de Beurreries une spécialité.

Eug. Leclerc

88, Rue St-Pierre

QUÉBEC.

Tel. 1254.

Assurance contre le feu
Norwich Union Fire Insurance S.
CAPITAL \$5,000,000
Assurance sur la vie
Standard Life Insurance Company

Mentionnez " Le Petit Canadien " en faisant affaire avec nos annonceurs.



La Brasserie de Beauport

SES CELEBRES
MARQUES

L'Extra Stock Ale,
Le Royal Stout,
Lager et Extrait de Malt.

Font les délices des connaisseurs et
sont spécialement recommandées
par tous les médecins.

Entrepot : 277-279, Rue St-Paul

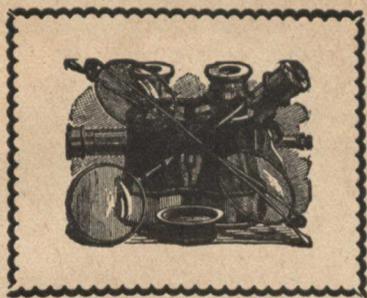
QUEBEC.

Martel & Martel

113 Rue St-Joseph
QUEBEC.

Le plus bel assortiment
en ville en fait de services à
dîner, set de toilette, cou-
tellerie, articles de fantai-
sie, objet d'art pour ca-
deaux de noces, etc.

*Nous invitons le public à venir voir notre étalage.
Nous donnons des timbres de commerce.*



ELIE BEDARD

HORLOGER ET BIJOUTIER

357, Rue St-Paul
QUEBEC.

*Montres en or et en argent, horloges et
bijoux de tous genres, lunettes d'opéras,
argenteries, télescopes, accordéons, etc.!*

*AUSSI : les lunettes et les lorgnons en
cristal de Lawrence.*

GEORGES PATRY,
GERANT.

H. Beautey

IMPORTATEUR

Vins, Liqueurs,
Conserves
alimentaires.

22, RUE DE LA FABRIQUE
QUEBEC.

Jos. Picard

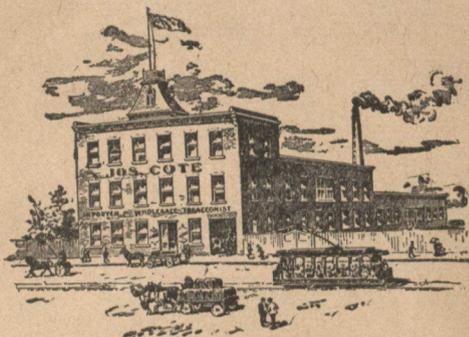
RESTAURANT

Assortiment de
Liqueurs de
Toutes sortes.

Coin des rues St-Roch et St-Joseph, QUEBEC.

GROS ET DETAIL.

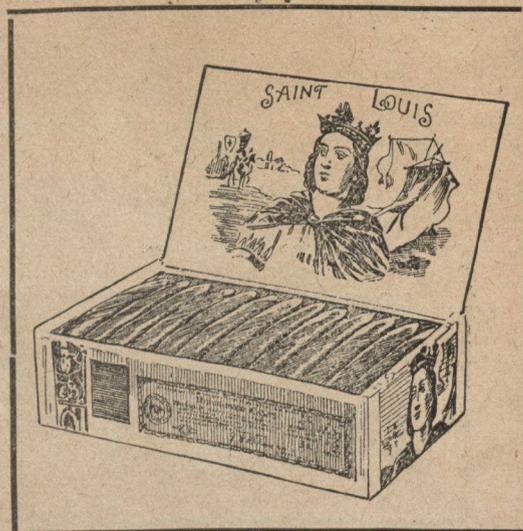
TEL. 2231.



MESSIEURS LES MARCHANDS !

Sont toujours certains de trouver le meilleur assortiment d'articles de fumeurs, tels que :

Pipes en bois ordinaire, grande variété. Bruyère avec monture argent et en or ou sans monture, modèles les plus nouveaux. Pipes d'écumes de mer de toutes sortes à des prix raisonnables, fume-cigares et cigarettes en ambre et en écume de mer, monture en or et en argent, étuis à cigares et à cigarettes, immense stock. Tous ces articles sont strictement importés des meilleures manufactures de France, d'Angleterre, d'Autriche et des Etats-Unis.



JOS. COTE

Importateur d'articles de fumeurs et marchand
de tabac, biscuits, et bonbons en gros.

Bureau et magasin 168-188 St-Paul. Entrepot 119 St-André.
Suc. 179 St- Joseph.

N. B. Specialite de tabac en feuilles.

Tel. 1272-2097-2438.

NATIONAL LIBRARY OF CANADA
Bibliothèque nationale du Canada



3 3286 52967080 0

SELECTED SWEET CAPORAL

NEW YORK

10 CIGARETTES

**SWEET
CAPORAL**

TRADE MARK

REGISTERED IN THE U.S. PATENT OFFICE JULY 15TH 1873, JUNE 1ST 1875

MILD & EXTRA FINE

Finney Bros

NEW YORK, U.S.A.

10

MADE IN AMERICA

OF CANADA